

têtes ; alentour et surtout derrière, une foule compacte qui allait en grossissant.

Bientôt la procession quitte le quai du Gave, passe au pied de l'autre rampe et débouche sur l'esplanade, déjà pleine de pèlerins et de curieux comme elles. De temps en temps le cortège suspend sa marche et tous, prêtres et laïques, se retournent de côté vers le dais : ce sont des malades qui s'approchent de l'officiant, des enfants qu'on lui apporte pour qu'il puisse placer sur leurs têtes l'ostensoir ou leur permettre d'y poser leurs lèvres ; pêle-mêle, des paralytiques, des boiteux, des aveugles, des vieilles femmes, des jeunes gens, des infirmes de tout âge et de toute condition ; un jeune et brillant officier y amène sa femme malade et s'agenouille à côté d'elle. Un religieux à longue barbe s'impatiente doucement, arrête ce mouvement et permet de reprendre ainsi la marche en avant.

Mais voici que la tête a commencé l'ascension de la rampe du Midi, les chants s'éloignent sur la gauche, couverts par le bruit de la clameur qui croît et s'enfle comme celle d'une marée montante. Les cris, les paroles deviennent parfaitement distincts : « *Hosannah ! Hosannah ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur !... Jésus, fils de David, ayez pitié de nous !... Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez nous guérir ... Jésus, faites que je marche !... Jésus, faites que j'entende !... Jésus, faites que je voie !... Jésus, guérissez-nous !... Jésus, convertissez-nous !* » Et ce Jésus ainsi acclamé et imploré, passait devant elles dans l'hostie ; et tous ces pauvres gens se précipitaient à sa suite, pleurant, les uns de désir et d'espérance, les autres de bonheur. Et des enfants, portés dans les bras, étaient déposés par terre, des béquilles étaient levées en l'air, tandis que, parfois au-dessus des têtes, passait un brancard hissé sur les épaules de quatre brancardiers et sur lequel apparaissait la face cadavérique du pauvre grabataire. Nos jeunes filles furent-elles témoins de quelque guérison ? je ne le crois pas, et j'ai même compris que non. Elles n'étaient point malades, mais au contraire dans toute la fleur d'une jeunesse alerte et saine. Mais leur âme, l'âme surtout de celle dont le cœur était en proie à la tristesse, fut pénétrée jusqu'en son fond le plus intime par ces accents déchirants qui s'appliquaient si bien à son état.

A vingt ans, quand on se porte bien, on fait peu de cas du